

Vincent n'a pas d'écaïlles L'Amérique, c'est fait pour les enfants : l'ordinaire du héros

Pierre-Alexandre Fradet

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2015). Compte rendu de [Vincent n'a pas d'écaïlles : l'Amérique, c'est fait pour les enfants : l'ordinaire du héros]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 31–31.

Vincent n'a pas d'écailles

L'Amérique, c'est fait pour les enfants: l'ordinaire du héros

Terre de rencontre où se côtoient le meilleur et le pire, l'Amérique se distingue typiquement du continent européen par son souci de mettre entre parenthèses certains pans de l'histoire pour prendre à bras-le-corps le présent. Un présent à la fois insaisissable et étranger où, d'après le premier long métrage de Thomas Salvador, l'homme ordinaire peut devenir un super héros.

Pierre-Alexandre Fradet

Un homme manuel se découvre des capacités surnaturelles : lorsque mouillé, sa force se décuple, son endurance se renforce et il peut nager aussi vite qu'un bateau. Comme dans bon nombre de films de super-héros, ce qui semble être un avantage finit par devenir un inconvénient. Car en même temps que les capacités hors-norme de Vincent s'expriment, une certaine timidité se développe chez lui, voire une difficulté à se dévoiler à autrui tel qu'il est. Cette difficulté a beau s'estomper lorsqu'il rencontre Lucie, elle revient à la charge quand il use de sa force pour sauver un camarade. Souhaitant ni plus ni moins « lutter contre le mal », Vincent soulève une bétonnière et renverse sur son passage un mécréant qu'il laissera pour mort, bien malgré lui.



Allier de subtiles échappées au réel à des plans contemplatifs sur l'eau et l'horizon

Au moins aussi bien que *Babine* et son ton académique, et certainement mieux que *Birdman* et ses afféteries techniques, le film de Salvador donne ainsi à voir les complications inhérentes à l'ordinaire du héros. Alliant de subtiles échappées au réel (destruction d'un mur, saut hors d'une piscine...) à des plans contemplatifs sur l'eau et l'horizon, *Vincent n'a pas d'écailles* cérébralise l'extraordinaire, comme pour bien le contenir dans un monde qui va de soi. On entrevoit ici un pied de nez au cinéma français et aux préjugés défavorables qui entourent les films fantastiques. Si ces préjugés sont répandus à peu près partout parmi une frange de la population, ils sont moins ancrés en Amérique où les films de super-héros abondent et où l'avis de l'enfant, parfois roi, doit être pris en compte : Disney World, les menus pour gamins, les mascottes sportives, Patch Adams...¹

En dépit du faible nombre de productions fantastiques qu'on y retrouve, le Québec accorde lui-même une grande attention à l'enfance. Alors que certaines de ses grandes figures ont directement conspué l'âge adulte (Réjean Ducharme),

d'autres sont mortes prématurément sur le plan mental (Émile Nelligan) ou physique (Hubert Aquin, Saint-Denys Garneau), s'empêchant du même coup de vieillir. Cette description de la littérature québécoise sous le signe de l'enfance a longtemps servi à pointer son immaturité et peut, certes, être contredite par plusieurs exemples. Mais elle peut revêtir aussi un autre sens, plus positif, où se révèle un potentiel créatif. Dans *Les Traces du rêve* de Jean-Daniel Lafond, le philosophe français Michel Serres compare volontiers le Québec à l'enfance. Il évoque par là les courtes racines historiques de cette nation ainsi que sa capacité à créer à neuf, en dehors du fardeau d'habitudes que représente le passé et qui pèse parfois lourd sur les épaules de l'Europe. En attestent singulièrement l'œuvre de Claude Jutra et celle de Xavier Dolan, dont le génie cinématographique n'a pas tardé à éclore, ou encore l'exemple du philosophe québécois Thomas De Koninck, octogénaire au cœur d'enfant qui aurait été dans sa jeunesse, selon la rumeur, une source d'inspiration pour la création du *Petit Prince*².

Cette association entre le Québec et l'enfance n'est bien sûr qu'une généralité et, comme toute généralité, elle est plutôt réductrice. Mais en y regardant de plus près, on découvrira peut-être là une certaine part de vérité qui, comprise sous un angle précis, loin de faire du Québec un lieu décerébré, le met à l'honneur. Car c'est à rompre avec les principes stables à partir desquels certains aiment à juger de tout qu'on peut faciliter les renaissances. Et s'il est vrai, comme on le dit souvent, que c'est en connaissant l'Histoire qu'on se garde de répéter ses erreurs, c'est parfois aussi en les ignorant qu'on s'en libère le mieux – par un détachement originare. On ne s'étonnera donc pas de voir le héros de *Vincent n'a pas d'écailles*, lassé par les « règles pour le parc humain »³ instituées en Europe, finir par quitter son sol natal pour mettre les pieds en Amérique, cette terre de l'éternelle enfance. ⑤

Cote: ★★★

¹ Voir aussi notamment Howard Buten, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*.

² Jean-François Mattéi. « Thomas De Koninck ou l'émerveillement de l'enfance », *La transcendance de l'homme : Études en hommage à Thomas De Koninck*. Presses de l'Université Laval, p. 5.

³ Peter Sloterdijk. *Règles pour le parc humain : Une lettre en réponse à la Lettre sur l'Humanisme de Heidegger*. Paris, 2000.

■ Origine: France – Année: 2014 – Durée: 1 h 18 – Réal.: Thomas Salvador – Scén.: Thomas Salvador, Thomas Cheysson, Thomas Bidegain – Images: Alexis Kavyrchine – Mont.: Guillaume Sagnol – Dir. art.: Samantha Mugnier – Cost.: Alice Cambournac – Son: Laurent Gabiot – Int.: Thomas Salvador (Vincent), Vimala Pons (Lucie), Youssef Hajdi (Driss), Nicolas Jaillet (Lieutenant Le Brec), Nina Meurisse (l'amie de Lucie) – Prod.: Julie Salvador – Dist. / Contact: Le Pacte.